

**LETTRE DE Mgr L'ARCHEVEQUE DE MONTREAL
EN FAVEUR DES SŒURS GRISES
ET DE LEURS ŒUVRES DE CHARITÉ**

PAUL BRUCHESI, par la grâce de Dieu et du Siège Apostolique
archevêque de Montréal.

Au clergé séculier et régulier, aux communautés religieuses et à
tous les fidèles de notre diocèse, salut, paix et bénédiction en
Notre-Seigneur.

Nos très chers frères,

Bien des fois, des demandes de secours vous ont été adressées depuis le commencement de la guerre : c'était pour la France et ses églises dévastées, pour la noble et infortunée Belgique, pour la Croix-Rouge, pour la Lithuanie, pour le soulagement de toutes les souffrances de nos Alliés. Et vos bourses se sont toujours largement ouvertes, votre générosité a fait l'admiration universelle. Et nous venons, cependant, plein de confiance, solliciter encore votre charité. Car, cette fois, c'est pour les nôtres, pour nos vénérées Soeurs Grises, victimes de la catastrophe la plus affreuse, peut-être, dont fasse mention l'histoire des institutions religieuses de Montréal. Cet appel ne vous étonnera pas. Nous sommes sûr, au contraire, que vous vous y attendiez, que vous le désiriez même, après avoir lu dans les journaux le récit de l'incendie qui nous a tous jetés dans la consternation.

Une partie considérable de l'hôpital général a été détruite en quelques heures. La grande et belle crèche, que vous avez vue peut-être quelquefois pleine de berceaux, a été réduite en cendres. Et, malgré les actes d'héroïsme des religieuses et de tant d'hommes courageux accourus à leur secours pour opérer le sauvetage des enfants, plus de cinquante de ces pauvres petits êtres ont péri dans les flammes !

Nous avons
nos braves pon
pidité que de se
facera de notre
L'émotion ét
l'édifice tout ex
transporté dans
sacrés étaient n
paralytiques de
niblement condi
pour eux. Les
Après trois heu
vit que le dang
sauvé. Mais les
puis surtout, qu
celle qu'aucune
ces enfants disp
aux religieuses
tresse. Mais la
donnés, portés q
laissés aux porte
avec amour et p
tunés qu'elles av
done adoptés. A
sur leur faiblesse
entendre aujour
aimaient. Elles
solation parce qu
coeur un deuil c
l'Institut de gé
restera la date la
Et cependant,
de la vénérable D

Nous avons vu l'immense et affreux brasier, au moment où nos braves pompiers luttèrent contre lui avec autant d'intrépidité que de science stratégique, et jamais cette scène ne s'effacera de notre mémoire.

L'émotion étreignait tous les cœurs. Une conflagration de l'édifice tout entier était à craindre. Le Saint Sacrement était transporté dans une maison religieuse voisine. Les ornements sacrés étaient mis en lieu sûr. Les pauvres, les vieillards, les paralytiques des différentes salles de l'institution étaient péniblement conduits aux demeures hospitalières qui s'ouvraient pour eux. Les plus ferventes prières montaient vers le ciel. Après trois heures de lutte contre l'élément destructeur, on vit que le danger était conjuré. Le reste de l'hôpital était sauvé. Mais les pertes subies étaient déjà bien grandes. Et puis surtout, quelle hécatombe! C'était là la grande douleur, celle qu'aucune parole humaine ne saurait consoler. Parmi ces enfants disparus, il y en avait un certain nombre confiés aux religieuses par de pauvres mères malheureuses et en détresse. Mais la plupart étaient des enfants cruellement abandonnés, portés quelquefois secrètement à cet asile de charité, laissés aux portes, la nuit, et que les Soeurs avaient recueillis avec amour et pitié. C'est spécialement pour ces petits infortunés qu'elles avaient construit leur crèche. Elles les avaient donc adoptés. Avec quelle tendresse maternelle elles veillaient sur leur faiblesse et leur misère! Il suffit de les voir et de les entendre aujourd'hui pour comprendre à quel point elles les aimaient. Elles nous rappellent Rachel repoussant toute consolation parce que ses enfants ne sont plus. C'est pour leur cœur un deuil qui durera toujours. Il se transmettra dans l'Institut de génération en génération : le 14 février 1918 restera la date la plus triste de son histoire.

Et cependant, ô sublimité de notre religion! l'acte admirable de la vénérable Mère d'Youville, au moment où le feu détrui-

Elles ont bâti des orphelinats, des hospices, des hôpitaux, des asiles pour les aveugles; elles se sont consacrées au soulagement de toutes les infortunes humaines. Ces maisons, dont plusieurs sont encore grevées de fortes dettes, sont loin d'être, vous le savez, des maisons de rapport. Que reçoivent-elles des pauvres qui y demeurent? Ce ne sont donc pas des sources de richesses, et pour continuer et développer les oeuvres multiples dont profite la société, les Soeurs ont besoin d'être aidées et secourues. Comme tous les autres, elles ont ressenti la dureté des temps actuels et la cherté de la vie. Et cependant, le nombre de malheureux qui vont leur demander asile augmente au lieu de diminuer. Elles n'ont jamais rien sollicité du public, et elles ont bien peu reçu des pouvoirs civils qui doivent néanmoins reconnaître les services rendus par elles à des milliers d'êtres souffrants.

Nous serions heureux de voir un comité de souscriptions s'organiser en leur faveur, et nous avons la certitude qu'il lui serait libéralement répondu. Ce qu'on a fait pour le fonds patriotique ou les autres oeuvres de guerre, pourquoi ne le ferions-nous pas pour nos Soeurs Grises et pour une oeuvre qui parle si éloquemment à notre coeur? Désireux de fournir à chacun de nos fidèles l'occasion d'offrir son obole, nous décidons que, le troisième dimanche du carême, une collecte sera faite, à chacune des messes, dans toutes les églises et chapelles publiques de notre diocèse. Le produit devra en être envoyé à l'archevêché, dans les trois jours suivants. Mû, plus que personne, par une gratitude qui se comprend, nous ferons nous-même notre part aussi large que possible, et notre dévoué elergé, nous n'en doutons pas, cette fois-ci, comme toujours, donnera l'exemple de la charité.

Sera la présente lettre pastorale lue et publiée au prône de toutes les églises et chapelles paroissiales et autres où se fait l'office public le dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Montréal, sous notre seing et sceau, et le contre-seing de notre chancelier, le dix-huit février mil neuf cent dix-huit.

✠ PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Par ordre de Monseigneur,

EMILE LAMBERT, prêtre, *chancelier*.

CABLOGRAMME DU SAINT-PERE BENOIT XV

Mgr l'archevêque de Montréal, dès le lendemain de l'incendie chez les Soeurs Grises avait mandé au pape la triste nouvelle en lui envoyant le cablogramme suivant :

Souverain Pontife, Rome.

Incendie désastreux — Hôpital Soeurs Grises, Montréal — Cinquante petits enfants ont péri — Implorons prières, bénédiction.

* * *

Le surlendemain, 19 février, le cardinal Secrétaire d'Etat répondait à Monseigneur, au nom du pape :

Rome, 19 février 1918.

Mgr Bruchési,

Archevêque de Montréal, Canada.

Saint-Père profondément ému douloureuse nouvelle incendie hôpital Soeurs Grises Montréal, où nombreux petits enfants ont péri, s'associe deuil de Votre Grandeur, ville et surtout membres éplorés de l'Institut, qu'il reconforte de sa toute paternelle bénédiction et que prières des innocentes victimes consoleront et assisteront du haut du ciel.

Cardinal GASPARI.

L'INCE



A belle
sa sin
en p

Soeurs Grises
(14 février), c
XV, si plein de
selon sa tradit
sente livraison,
que nous n'ay
Qu'on nous pe
pathies à celles
plus autorisées

Comment ce
celle produite
on l'a pensé.
le cinquième et
maison, où se
invalides de ret
— salle Sainte-
cinquante d'
rappelle l'a bin
péri, asphyxiés
par les flammes
sont portés à le
ment et de cour
ger. Sur cent se
quinze ont été
vieillards et tou
exposés, ont été
rables, elles se ci
Mais, évidem

L'INCENDIE CHEZ LES SŒURS GRISES

LA belle lettre de Mgr l'archevêque, si éloquente dans sa simplicité, au sujet du malheureux incendie qui a en partie détruit le magnifique immeuble de nos Soeurs Grises de la rue Guy, dans la soirée de jeudi dernier (14 février), et le cablogramme de Notre Saint-Père Benoît XV, si plein de bienveillance, que notre *Semaine* a l'honneur, selon sa tradition, d'enregistrer dans les pages de sa présente livraison, sont bien assez explicites par eux-mêmes pour que nous n'ayons pas à insister sur ce pénible événement. Qu'on nous permette pourtant d'ajouter nos modestes sympathies à celles qui, parties de si haut, sont naturellement les plus autorisées qui soient.

Comment ce malheur s'est-il produit? Est-il dû à une étincelle produite par un court-circuit? On n'en est pas sûr, mais on l'a pensé. Toujours est-il que le feu a originé entre le cinquième et le sixième étage, dans l'aile nouvelle de la vaste maison, où se trouvaient hospitalisés les soldats malades ou invalides de retour du front, puis des vieillards, et, au sixième — salle Sainte-Famille — les petits de la " crèche ". Une cinquantaine d'enfants au-dessous de deux ans — ce qui nous rappelle l'*a bimatu et infra* du massacre des innocents — ont péri, asphyxiés sans doute d'abord par la fumée, puis dévorés par les flammes. Et pourtant les bonnes Soeurs et ceux qui se sont portés à leur aide ont multiplié les prodiges de dévouement et de courage pour sauver tous ceux qui étaient en danger. Sur cent soixante-dix enfants, au moins cent-dix ou cent-quinze ont été littéralement arrachés aux flammes. Tous les vieillards et tous les soldats malades, ceux-ci d'ailleurs moins exposés, ont été sauvés. Les pertes matérielles sont considérables, elles se chiffrent, paraît-il, à plus de cent mille dollars. Mais, évidemment, comme l'écrit Monseigneur, c'est la mort

des chers petits de la crèche, mort si imprévue et si rapide, qu'il convient surtout de déplorer. C'est un grand malheur.

Nos pompiers de Montréal, nous tenons à le répéter, pour leur exprimer une fois de plus notre admiration et notre gratitude, se sont montrés à la hauteur de leur réputation d'intrépidité. Ils ont travaillé pendant des heures avec autant d'intelligente clairvoyance que de courageux dévouement à l'oeuvre de salut. C'est dû au coup d'oeil des chefs et des sous-chefs, à la bravoure et au sang-froid des hommes, si l'on a pu, en ces quelques heures, se rendre maître du terrible élément dévastateur. De même, nous ne dirons jamais assez la générosité d'âme et la fière vaillance dont ont fait preuve les religieuses si douloureusement atteintes. Aussi les plus honorables sympathies leur sont-elles venues de partout, depuis celles de notre gouverneur général, le duc de Devonshire, jusqu'à celles des plus humbles et des plus modestes.

“ Ce qui fera à jamais la force du christianisme, a dit un homme d'Etat célèbre (M. Thiers), c'est qu'il a donné un sens à la douleur.” Et c'est vrai profondément. Devant une pareille catastrophe, on se sent impuissant et les pauvres mots consolateurs qui montent aux lèvres semblent bien trop faibles pour qu'on les offre tout seuls aux éprouvés que l'on admire et que l'on aime. On est heureux alors de s'appuyer sur Dieu. Ses desseins sont impénétrables. Il permet la souffrance et la douleur, comme il permet la mort qui résume et condense l'une et l'autre, pour qu'on répare, dans notre pauvre monde, pour qu'on perfectionne et pour qu'on mérite, ainsi que le prêchait, il y a quelques semaines, le cardinal de Paris, Mgr Amette. Mais on ne répare pas toujours pour soi seulement, on ne se perfectionne pas tout seul et on ne mérite pas non plus pour soi tout seul, ajoutait l'éminent prélat: “ La solidarité est une loi providentielle dont Dieu est le premier à faire l'application. C'est un lien qui unit dans une dépendance mutuel-

le les membres
rend en quel
suite, quand
cette société,
leurs fautes.
cents pâtisseries
(bles), mais, e
tent le pardo

C'est là un
lante pour ce
de tous, n'ont
Dieu et des h

Nos dévoués
cette dure ép

L'opinion p
vu quand une
billards blanc
les cinquante
blanches petit
tains, au confi

LE



ARTHUR

rio)

end

milieu du 17e
était à cette d
qui fut une d
peur sur le Sa

¹ Cf: Pages

le les membres d'une même famille, d'une même société, et les rend en quelque mesure responsables les uns des autres. Par suite, quand un ou plusieurs membres de cette famille, ou de cette société, font le mal, tous participent aux conséquences de leurs fautes. Si ces fautes provoquent des châtements, les innocents pâtissent souvent avec les coupables (ou pour les coupables), mais, en payant les dettes de ceux-ci, ceux-là leur achètent le pardon. " 1

C'est là une très haute doctrine. Elle est aussi bien consolante pour ceux et celles que l'épreuve afflige et qui, de l'aveu de tous, n'ont pourtant que des mérites à offrir aux regards de Dieu et des hommes.

Nos dévouées et si charitables Soeurs Grises traverseront cette dure épreuve comme elles l'ont fait pour tant d'autres.

L'opinion publique s'est émue dans notre ville. On l'a bien vu quand une foule attentive et pieuse a salué les dix-huit corbillards blancs qui transportaient, l'autre jour, au cimetière, les cinquante-trois petits cercueils tout blancs des pures et blanches petites victimes. On répondra, nous en sommes certains, au confiant et émouvant appel de Monseigneur.—E.-J. A.

LE PERE ARTHUR JONES, s. j.



ARTHUR-EDOUARD JONES, naquit à Brockville (Ontario), le 17 novembre 1838. Son père Henri Jones descendait d'une de ces familles puritaines, qui, vers le milieu du 17^e siècle, vinrent s'établir dans le Massachusetts. Il était à cette date le principal associé de la *firm* H. et S. Jones, qui fut une des premières à promouvoir la navigation à vapeur sur le Saint-Laurent et les grands lacs. Sa mère, Cathé-

¹ Cf: *Pages actuelles* (1914-1915), No 32, p. 70.

rine McDonnel, était catholique et la petite fille du héros d'un roman historique, sorti de la plume de William McLennan, sous le titre de *The Spanish John*, et qui eut son heure de célébrité.

Le jeune Arthur compta parmi les premiers élèves du Collège Sainte-Marie. Il y arrivait en 1851, sans savoir un mot de français. Au bout de six mois il en savait assez pour prendre la tête de sa classe, et, en rhétorique, il remportait le premier prix de discours français. Tout en gardant ses préférences pour l'anglais, sa langue maternelle, qu'il écrivait avec une correction impeccable et une grande pureté de style, le Père Jones s'estima toujours très fier de sa connaissance du français. Il était de ceux qui pensent que parler parfaitement deux langues c'est valoir deux hommes.

Dès l'âge de 19 ans, il sentit très nettement l'appel à la vie religieuse dans la Compagnie de Jésus. Mais comment annoncer la nouvelle à son père et obtenir son autorisation ? Mis au courant des aspirations de son fils, le vieux puritain, qui devait mûrir trois ans plus tard, ne chercha pourtant pas à les contrecarrer. Il se contenta de froncer les sourcils, de hausser les épaules et de répondre : " Est-ce que vous n'auriez pas pu choisir mieux ? "

Le nouveau novice fut envoyé à Angers (France), où s'écoulèrent ses deux ans d'épreuve, et où il reçut la tonsure des mains de Mgr Guillaume-Laurent Angebault, le 15 mai 1859. Après avoir passé encore un an à Saint-Acheul, près d'Amiens, pour s'y préparer à l'enseignement tout en revoyant ses auteurs classiques, et une autre année à Vals, près le Puy, où il commença sa philosophie, il fut rappelé au Canada. Dès le cycle scolaire 1861-1862, nous le trouvons régent au Collège Sainte-Marie. Mais l'année suivante, il dut aller achever son cours de philosophie au Collège de Boston. De 1864 à 1870, il enseigna la rhétorique et la géométrie à l'université de Ford-

ham, près New York, caractérisé par un pas de les louer grave professeur, lancé vement, lancé corrame, tout corformés. " Alcanoter ! " avaient raidi l

A Woodstock, sacrées et la Pères De Augustin Le 2 juillet 1861 O'Hara, évêque à Fordham, près New York, où il en collet faire sa formation religieuse

Durant cette année, le veau-Brunswick fournit l'occasion aux enfants. C'est le père paternel déserteur autour du sieur. Mais le missionnaire interve. " Laissez que les grande pourvu que ce aient la patience. De 1876 à 1877, il enseigna la géographie et la géologie qu'il prêcha à

ham, près New York, C'est là qu'il fit preuve d'un goût très caractérisé pour les sports au grand air. Il ne se contentait pas de les louer et de les promouvoir parmi la gent écolière. Le grave professeur de rhétorique n'hésitait pas à s'y mêler activement, lançant la balle, chaussant les patins et maniant la rame, tout comme un simple compagnon des *clubs* qu'il avait formés. " Ah ! si vous m'aviez vu patiner, jouer le hockey et canoter ! " aimait-il à dire dans la suite, alors que les ans lui avaient raidi les bras et fait une démarche plus que vénérable.

A Woodstock, où il étudia pendant quatre ans les sciences sacrées et la théologie, il eut comme professeurs les célèbres Pères De Augustinis, Maldonado et Mazella (le futur cardinal). Le 2 juillet 1873, il était ordonné prêtre par Mgr William O'Hara, évêque de Scranton, Pa. Après un séjour assez court à Fordham, puis au collège de Saint-François-Xavier de New York, où il enseigna les belles-lettres, il vint au Sault-au-Récollet faire sa troisième année de probation et achever sa formation religieuse.

Durant cette année il donna ses premières missions au Nouveau-Brunswick, dans le diocèse de Mgr Rogers, ce qui lui fournit l'occasion de manifester sa grande prédilection pour les enfants. Ceux-ci ayant vite découvert en lui un cœur tout paternel désertaient les autres confessionnaux pour se masser autour du sien. Un curé ne goûtant guère cet exclusivisme voulut intervenir et forcer les jeunes pénitents à se disperser. Mais le missionnaire se constitua immédiatement leur défenseur : " Laissez les faire, dit-il, les enfants ont tout aussi bien que les grandes personnes le droit de choisir leur confesseur, pourvu que celui-ci ait la patience de les écouter et que eux aient la patience d'attendre. "

De 1876 à 1881, le Père Jones enseigna la littérature anglaise et la géométrie au Collège Sainte-Marie, en même temps qu'il prêcha à l'église. L'année 1882 le voit occupé au minis-

tère paroissial à Guelph et aux missions à travers la province d'Ontario. Mais c'est vers le Jésus qu'il gravitait désormais. Il y revenait dès l'automne de cette même année et devait y demeurer sans interruption jusqu'en 1900, prêchant, organisant les archives, remplissant les fonctions de *socius* du supérieur de la mission, fondant et dirigeant le club catholique des marins, publiant le *Canadian Messenger*. Sans abandonner ses chères archives, il dut prendre la direction du Loyola College, de 1901 à 1904. Toutefois, le recteur, chez le Père Jones, ne pouvait absorber l'archéologue.

Depuis plusieurs années déjà, il s'efforçait de localiser le théâtre du martyre des vénérables Pères de Brébeuf et Lallemand. Or le 15 août 1902, il avait la joie d'identifier le village de Saint-Ignace II, situé dans l'ancienne Huronie, sur la baie Georgienne, avec l'endroit si impatiemment cherché. Cette première localisation était promptement suivie de celles des principaux villages hurons. Aussi, en 1904, à l'exposition universelle de Saint-Louis (organisée en commémoration de l'achat de la Louisiane), le grand prix était-il décerné à l'exhibition historique et archéologique du Collège Sainte-Marie, en même temps qu'une médaille d'or, accompagnée de diplômes, récompensait son infatigable archiviste, lequel quittait, cette même année, le collège Loyola, pour revenir à ses chers vieux manuscrits et passer en leur société le reste de son existence.

Voici la liste des principaux écrits de ce laborieux ouvrier de la parole et de la plume : 1o *Les biens des Jésuites au Canada — Question de droit canon*, et autres brochures sur cette affaire (1888-1889). 2o *Sketch of Louis André, s. j.*, un des premiers missionnaires du Wisconsin (1889). 3o traduction de la collection des *Lettres de Aulneau (1734-1745)*, publiées pour la première fois en 1893, et qui conduisirent à la découverte des ruines du fort Saint-Charles, au Lac-des-Bois, Minn.

4o *La relation*
crit de *Laure*
notes biograp
Wisc. (1907).
frais du dépa
tario (1909-19
nit en outre u
catholique de
rio, aux *Rechu*
Ses talents
connus. On lu
ham. L'appar
est de son inv
Jésu, que les
tour des fêtes
tuel des fêtes
calcul. Le 6 j
le degré de LL
toriques, notan
Sans posséd
truire et plair
Jones : l'amou
enfants allaien
fessait un gran
heure; et nul
Pie X rendant
distractions de
sortir, c'était d
les enfants. Il
bassins. " C'es
faits. " La su
commerce de se
teurs dans ce q

4o *La relation de la mission du Saguenay (1720-1730)*, manuscrit de *Laure*, que le Père Jones découvrit et publia avec des notes biographiques (1893). 5o *Site of the Mascoutin village in Wisc.* (1907). 6o *Iendake Ehen or Old Huronia*, publiée aux frais du département des archives par le gouvernement d'Ontario (1909-1911). L'archiviste du Collège Sainte-Marie fournit en outre une collaboration très appréciée à l'*Encyclopédie catholique* de New York, aux *Rapports archéologiques d'Ontario*, aux *Recherches historiques...*, etc.

Ses talents d'architecte, de dessinateur, de peintre, sont connus. On lui doit une partie du plan de l'université de Fordham. L'appareil de sauvetage installé au Collège Sainte-Marie est de son invention. De son invention aussi la belle crèche du Jésus, que les fidèles ne se lassent pas d'admirer à chaque retour des fêtes de Noël. Il imagina encore un calendrier perpétuel des fêtes mobiles, assez ingénieux pour n'exiger aucun calcul. Le 6 juin 1913, il recevait de l'université de Toronto, le degré de LL. D. Il était membre de différentes sociétés historiques, notamment de la *Société Royale* du Canada.

Sans posséder les dons du puissant orateur, il savait instruire et plaire. Deux grands amours remplirent la vie du Père Jones: l'amour des jeunes âmes et celui des vieux écrits. Les enfants allaient à lui avec une confiance instinctive; il en confessait un grand nombre; il les poussait à communier de bonne heure; et nul plus que lui n'accueillit avec joie le décret de Pie X rendant cette pratique obligatoire. Une des meilleures distractions de ses dernières années, quand il pouvait encore sortir, c'était d'aller au parc de la montagne et d'y voir jouer les enfants. Il s'indignait contre la police qui les éloignait des bassins. " C'est pour eux, disait-il, que ces ouvrages ont été faits. " La surdité, qui affligea sa vieillesse, le privait du commerce de ses semblables. Il ne recevait que de rares visiteurs dans ce qu'il appelait lui-même son *antre*, où d'ailleurs

ses hôtes habituels, vieux livres et vieux manuscrits, accaparaient de plus en plus toute la place. Ces privations n'altéraient aucunement sa bonhomie et sa gaieté.

Aussi pieux que savant, il avait, sur la fin de sa vie surtout, la dévotion de l'acte de contrition parfaite. C'était son oraison jaculatoire préférée.

Ses aspirations vers l'autre vie ne l'empêchaient pourtant pas de s'intéresser aux événements éphémères de celle-ci. Il suivait avec une sorte d'angoisse les péripéties du drame sanglant qui se déroule actuellement sur notre petit globe, et où les deux nations qu'il aimait, sinon d'un amour tout-à-fait égal, du moins d'un amour très profond toutes deux, se trouvent unies dans la souffrance et la lutte pour la défense du droit et de la civilisation. Il est mort sans en voir le dénouement. Espérons que son intercession, maintenant qu'il doit jouir de la vue du Dieu tout-puissant, hâtera un triomphe qu'il a appelé de tous ses vœux pendant les derniers jours de son exil.

Il s'est éteint de vieillesse presque sans souffrances, le 19 janvier vers les 2 heures du matin, moins de deux mois après qu'on avait fêté le soixantième anniversaire de son entrée en religion.

M. T.

LES RELATIONS DE LA FRANCE AVEC LE VATICAN

AICI les réflexions judicieuses écrites dans une feuille protestante — *Le Journal des Débats* — par un député français, M. Lazare Weiller, qui se déclare, d'ailleurs avec raison, peu qualifié pour envisager la question au point de vue religieux :

“ Il ne s'agit pas d'une question d'ordre religieux. Je me considérerais comme peu qualifié pour une manifestation de ce

genre. En réalité, il est né des droits et nos traditions ainsi que l'avons membres des tous les courages des peuples, entre eux en champs de bataille France la plus nationale la plus qui combattent sance.

“ On n'a pas Albert Thomas voir, l'éminent français Benoît XV. recueilli sans stoires et émine une compensat rares collègues ont voulu déconquelque ténébr
“ Or, voici par les troupes disparu d'ailleurs chrétientés d'On n'en nie les dif en dehors de l non plus que, à quelque main

genre. En réalité le problème est politique et n'est que politique. Il est né des conditions réelles de nos relations extérieures, des droits et des devoirs que nous assignent, dans le monde, et nos traditions séculaires, et nos destinées à venir. C'est ainsi que l'avaient compris les républicains et même certains membres des plus distingués du parti socialiste. Attentifs à tous les courants d'idées et de faits qui débordent les frontières des peuples, ils ne pouvaient admettre — de combien d'entre eux en ai-je reçu l'assurance! — qu'au moment où des champs de bataille se lève un ordre nouveau des nations, la France laissât en dehors de son action l'organisation internationale la plus ancienne, la plus centralisée, dont ceux-là mêmes qui combattent ses tendances ne peuvent méconnaître la puissance.


“On n'a pas oublié que, dès le premier article qu'écrivit Albert Thomas dans *l'Information* après sa descente du pouvoir, l'éminent leader socialiste s'étonna que du gouvernement français aucune réponse n'ait été adressée à la note de Benoît XV. J'ajouterai que, étranger à la maçonnerie, j'ai recueilli sans surprise l'adhésion motivée de représentants notoires et éminents de la franc-maçonnerie française. C'était là une compensation non médiocre aux railleries de ceux de mes rares collègues qui, pour n'en pas perdre l'habitude sans doute, ont voulu découvrir dans mon initiative politique le masque de quelque ténébreuse intrigue cléricale.

“Or, voici que la prise de Jérusalem (9 décembre 1917) par les troupes alliées avive d'une actualité qui n'avait jamais disparu d'ailleurs le problème de notre protectorat sur les chrétientés d'Orient et de nos traditions en Syrie. Personne n'en nie les difficultés. Personne ne peut songer à les résoudre en dehors de l'action du Saint-Siège. Personne ne pensera non plus que, en pareille matière, nous puissions abandonner à quelque main que ce soit, même amie, la défense de nos droits.

L'intérêt qu'attache l'Allemagne à rendre pires les rapports de l'Entente et du pape s'affirme en toute circonstance. L'Italie l'a bien compris. En coupant court à la dernière intrigue, fomentée par la chancellerie impériale avec le concours de ses maximalistes, M. Sonnino nous démontre qu'il y aurait puérité de notre part à nous croire obligés d'être plus antipapistes que le gouvernement de Victor-Emmanuel.

“ L'opinion française a conféré à M. Clemenceau toute puissance d'action. Elle lui sait gré de s'être élevé, à une heure décisive, au-dessus de ses propres préjugés. Les luttes passionnées que, au cours de sa longue carrière, il a menées contre la puissance dogmatique du pontificat romain écartent de lui tout soupçon de sujétion à des mobiles d'ordre confessionnel. ”

LA “SCHOLA CANTORUM”

 A *Schola Cantorum* de Montréal donnera, d'ici au mois de juin, une série de conférences-auditions. La première aura lieu le jeudi, 28 février, dans la salle des promotions, à l'Université Laval. Sa Grandeur Mgr l'archevêque a bien voulu en accepter la présidence.

Ce mouvement artistique a été organisé dans l'intérêt des organistes, des maîtres de chapelle, des chantres. Il s'adresse aussi au clergé, qui est invité d'une façon toute spéciale. Il y aura causerie par le directeur de l'Ecole, M. Charbonneau, et exécution de chant grégorien et de polyphonie sacrée par des chorales d'hommes et de femmes. Le public aura à coeur, sans doute, de favoriser par sa présence l'extension de ce louable mouvement. Le prix d'admission est populaire et abordable, puisqu'il n'est que de vingt-cinq sous.

Communiqué.